

## Natacha Vellut

### L'infini du vivant et le fini d'une vie \*

« Ce qui fut se refait : tout coule comme une eau,  
Et rien dessous le ciel ne se voit de nouveau ;  
Mais la forme se change en une autre nouvelle  
Et ce changement-là, Vivre, au monde s'appelle,  
Et Mourir quand la forme en une autre s'en-va. »

Pierre de Ronsard, *Hymne de la mort* <sup>1</sup>

Dans ce long poème écrit en 1555, Pierre de Ronsard s'affronte à un thème qui lui est cher : la mort. La mort y est décrite de multiples et complexes façons. Elle est une inspiration poétique qui pousse à la création. La mort est une muse. La poésie comme la fiction ou le fantasme sont des manières d'être présents à la réalité. Avec cette acception, nous pouvons rapprocher la mort du désir, comme le décrit Freud dans « La création littéraire et le rêve éveillé », son texte de 1908. Freud tisse ensemble désir et temps articulé : « [...] passé, présent et futur s'échelonnent au long du fil continu du désir <sup>2</sup> ». On puise dans le passé ce qui nous anime au présent et nous dispose au futur. Le passé y est moins le passé révolu que celui construit, créé et récréé par le désir et le fantasme.

Ainsi, penser la mort, activité inséparable de penser la vie, impose de penser le temps, mais de quelle temporalité s'agit-il ?

Notre actuel minuscule virus, ce fameux coronavirus qui occupe tant nos esprits, ne pense pas à la mort comme le poète Ronsard. Le temps existe-t-il pour lui ? Lui qui n'est finalement qu'un microscopique mélange de matière biologique, une quinzaine de brins d'ARN qui nécessitent de parasiter une cellule hôte pour « vivre », si nous considérons que vivre consiste à se reproduire en commettant des erreurs : une définition de la vie qui sonne et résonne à nos oreilles d'analystes ! Tant que le virus bénéficie d'autres métabolismes, il peut prospérer dans un temps qui dure, qui s'éternise, et illustrer que la vie en tant que telle ne cesse jamais. Elle « n'a jamais cessé, n'a jamais disparu, ne s'est jamais interrompue. La vie, en tant

que telle, n'est jamais morte <sup>3</sup>. » La preuve par cette crise sanitaire où les humains se battent pour arrêter ce virus, stopper sa course, mettre un point d'arrêt à sa multiplication. Il n'existe pas de reproduction sexuée chez les virus qui ouvrirait à une différence des générations, donc à une temporalité, et à une différence des sexes, qui permettrait de distinguer des individus. Le virus se duplique. La réplication virale est un mode de multiplication parasitaire, basé sur un mécanisme de réplication de l'ADN <sup>4</sup>, se déroulant au sein de la cellule contaminée, qui a pour effet de produire de nouvelles unités. Nous sommes alors confrontés à un temps que nous pouvons calculer en nombre de cellules infectées, en nombre de personnes malades, ce dont les acteurs de la communication politique et médiatique ne se privent pas de nous informer.

Ce temps de la multiplication, de la duplication, n'est pas le temps de la reproduction sexuée et de la différence des générations et des individus. Ce temps se présente sans arrêt, sans coupure et sans direction, sans objectif si ce n'est le vivant en tant que tel, et un vivant qui paradoxalement attaque des vies. Ainsi, ce virus apparaît pour les êtres humains comme une nouvelle temporalité. Nous vivons désormais un temps qui échappe à une orientation, un temps qui échappe à sa flèche. Ces expériences de confinement, de couvre-feu, ces vécus d'attente, sont des phénomènes de hiatus, qui semblent désunir ces trois temporalités que sont le passé, le présent et le futur, sonnante le glas de cette organisation temporelle. La pandémie virale est en ce sens une rupture, une discontinuité, dans des temps jusque-là vécus comme articulés les uns aux autres, ressentis comme imbriqués les uns aux autres. La visée anticipatrice s'étiolle et certains se laissent aller : à quoi bon des horaires ? Pourquoi un souci vestimentaire ? La nouveauté de l'expérience pour nos générations modernes nous révèle à nous-mêmes démunis, prisonniers de corps aussi bien menacés que menaçants. L'expérience dévoile l'angoisse d'être réduit à un corps, un corps devenu pesant, à tirer derrière soi comme un bagage encombrant et inutile, un corps plus biologique qu'érotique, un corps plus physiologique que pulsionnel. Alors certains s'enferment dans une routine de corps sans sujet, dans une chronologie perpétuelle d'activités répétées nécessaires à la survie du corps : faire ses courses, se nourrir, faire son ménage, sa toilette, recommencer sans y penser, laisser passer un jour après l'autre, encore un jour de gagné ou de perdu sur ce temps désorienté. Nous serions alors non dans un temps d'expérience, mais dans un temps d'attente, l'attente de retrouver le fil d'un désir. Le temps semble arrêté, figé. Nous ne parvenons pas à en dire grand-chose. C'est un temps sans histoire, dé-subjectivé, un temps dont nous attendons qu'il se termine, un temps dont nous attendons la fin. Cette

période ouvre, dans les meilleurs des cas, à une confrontation créative à ce qui n'est pas écrit, pas su, pas maîtrisé. Cet arrêt du temps articulé, du temps dirigé vers un ou des buts, cette relâche de la boussole du désir, place chacun et chacune d'entre les confinés face à de grandes questions existentielles, ces questions qu'on n'aimerait autant pas se poser. Je fais référence ici au personnage de Bartleby dans le roman de Herman Melville <sup>5</sup>, cette figure de papier figée sur un seuil, qui « n'aimerait autant pas », « I would prefer not to » est sa ritournelle, la ritournelle de celui qui attend des demandes d'un autre, la consistance de son désir.

Les physiciens sont bien embarrassés à définir le temps. Le temps n'existe pas vraiment, finissent-ils par reconnaître. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, ils ont proposé de distinguer cours et flèche du temps. Je tente, ici, de vulgariser ces définitions. Le cours du temps est une notion même du temps : le temps s'écoule et n'enclenche pas de marche arrière. Le cours du temps permet d'établir une durée entre deux moments distincts. La flèche du temps <sup>6</sup> s'insère – ou pas – dans ce cours du temps. Elle exprime une dynamique des phénomènes. Des phénomènes se déroulent et ils détiennent – ou pas – cette flèche du temps selon qu'ils sont ou ne sont pas irréversibles. La flèche du temps leur donne une orientation temporelle <sup>7</sup>. Ainsi, « l'oscillation d'un pendule est un phénomène réversible [le pendule oscille dans un temps qui dure, qui s'écoule, qu'on peut compter comme on peut compter les oscillations du pendule, comme on peut compter la multiplication virale], au contraire de la combustion d'une bougie [la combustion de la bougie prend du temps, un temps qui dure et s'écoule, mais ce phénomène est irréversible : une fois la bougie consumée, elle ne redeviendra pas bougie] <sup>8</sup>. » Le cours du temps fabrique de la durée, la flèche du temps fabrique du « devenir », implique un futur, un changement, une évolution, ce que les êtres désirants recherchent et ce dont les poètes se nourrissent.

Ronsard, dans son poème, approche la mort tout à la fois comme la seule chose stable et comme l'éphémère de toute chose. Nous pourrions, malheureusement sans le talent du poète, décrire une même permanence de la vie. La vie en tant que telle s'impose, s'active sans temps mort, si je puis me permettre ce jeu de mots... La vie est là, jamais morte, jamais en arrêt. C'est au final la mort qui définit une vie, et la définit comme un changement, un changement irréversible. La bougie a vécu. Une vie implique une fin, et la vie qui, elle, ne cesse pas, implique un remplacement, un renouveau. La bougie usée cédera la place à une bougie neuve, et cela évoque la succession des générations.

La mort est donc bien une destruction – Ronsard évoque dans son poème une décomposition de façon très concrète :

« Mort soit quelque beste noire  
 Qui les viendra manger, et que dix mille vers  
 Rongeront de leurs corps les oz tous descouvers <sup>9</sup> »

Mais la mort n'est pas que destruction, elle ouvre à un remplacement possible, donc à la nouveauté, au changement, à la diversité. De l'inédit pourra surgir.

Évidemment, entre l'être humain, le parlêtre selon la définition proposée par Lacan, et la bougie, se glissent des différences qui font... la différence. Ce qui disparaît d'une bougie, et ce qui réapparaît et persiste sous la forme d'une nouvelle bougie, méritent-ils les termes de vie et de mort ? Même si l'irréversibilité du phénomène de combustion de la bougie est attestée, pouvons-nous parler de la mort d'une bougie ? Qu'est-ce qui distingue la bougie consumée de la bougie à allumer ? Qu'est-ce qui est perdu et gagné dans ce processus de remplacement ?

À la place de la bougie, pensons à du vivant, des fleurs par exemple. Pour une nouvelle fleur qui pousse à l'endroit d'une ancienne, une qui a fané avec l'hiver, pouvons-nous évoquer une naissance ? Une transformation ? Une métamorphose ? En usant du langage, nous projetons implicitement sur l'ensemble du monde vivant, sur le vivant, une vision anthropomorphique, avec nos signifiants qui tentent de dire la mort, le temps, la vie, l'individualité. Les êtres parlants peuvent bien interroger les mots qui disent les phénomènes, les processus du vivant se moquent des raisons et intentions qu'on pourrait leur prêter. Bien sûr cette indifférence du vivant ne peut nous arrêter, ne peut nous empêcher de lui chercher du sens, de le mettre en récit, de lui donner forme poétique. L'actuelle pandémie nous confronte à ce que nous pourrions oublier, refouler, dénier : le vivant, cette force du vivant, ce vivant acéphale, qui ne pense pas, cette faculté du vivant à être là, la vie en tant que telle, jamais morte, une présence insensible à ce qu'elle provoque.

Lacan définit ce lien entre vivant et signifiants, entre la vie et une vie, entre le vivant et le sujet, en proposant que leurs rencontres soient des points d'impossible : le système symbolique est un parasite du vivant, comme le virus un parasite de nos cellules, et ce « parasitage » produit de l'impossible, de l'impossible à dire, de l'impossible à savoir, de l'impossible à représenter. Il n'y a ni coïncidence ni concordance entre le corps, image de l'organisme vivant, de l'organisme biologique, et le sujet, celui supposé à la chaîne signifiante, celui qui pense et qui parle, celui qui tente de se dire.

Le parlêtre n'offre pas cette adéquation entre le corps vivant et le sujet parlant, et c'est à partir de cet impossible que le parlêtre crée, qu'il aspire à s'individualiser, à se distinguer du cours du temps, à naître à partir d'un vivant sans désir.

*Mots-clés : vivant, virus, temps.*

---

\*↑ Ce texte est né à la suite d'un colloque intitulé « Virus fini, virus infini », organisé par le Cercle de recherche international voix analyse (CRIVA). Le colloque a eu lieu le 14 mars 2021 par visioconférence.

- 1.↑ Le poème est disponible en ligne sur wikisource : [https://fr.wikisource.org/wiki/Hymne\\_de\\_la\\_Mort](https://fr.wikisource.org/wiki/Hymne_de_la_Mort)
- 2.↑ S. Freud, (1908), « La création littéraire et le rêve éveillé », traduction de M. Bonaparte et E. Marty, dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971, p. 69-81.
- 3.↑ J. C. Ameisen, « L'autodestruction au cœur du vivant », dans P. Magistretti et F. Ansermet, *Neurosciences et psychanalyse*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2010, p. 143.
- 4.↑ Acide désoxyribonucléique : acide du noyau des cellules vivantes, constituant l'essentiel des chromosomes et porteur de caractères génétiques.
- 5.↑ H. Melville, *Bartleby*, Paris, Lgf, 2019.
- 6.↑ L'expression « flèche du temps » vient de l'astrophysicien britannique Arthur Eddington, 1882-1944.
- 7.↑ Pour mieux cerner ces notions, on peut lire l'ouvrage d'É. Klein, *Les Tactiques de Chronos*, Paris, Flammarion, 2004, ainsi que l'article du même auteur « Le Temps, de qui est-il l'affaire ? », *Les Paradoxes du temps*, Pour la science hors-série, novembre 2018-janvier 2019, p. 6-11.
- 8.↑ C. Rovelli, « S'affranchir du temps », *Les Paradoxes du temps*, Pour la science hors-série, *op. cit.*, p. 24-31.
- 9.↑ Poème cité en exergue.